

# Le Propagateur

BULLETIN MENSUEL DE LA

**LIBRAIRIE BEAUCHEMIN MONTREAL**  
LIMITEE

## FAUCHER DE ST-MAURICE

Avec Faucher de St-Maurice on peut dire qu'est disparue, en 1897, une des personnalités les plus originales de notre nationalité au Canada.

Quand il naquit, à Québec, en 1844, la fée qui présidait à ses destinées avait dû déposer dans son berceau, comme dans les temps fabuleux de jadis, les attributs qui devaient marquer sa vie d'un sceau ineffaçable. Ici, ce fut une plume et une épée. Jusqu'à sa mort, et à regarder tantôt l'homme à la fine et fringante mésinvolture de mousquetaire, tantôt l'écrivain dont les révérités si captivantes possédaient au plus haut point le don de fixer l'attention, on ne sut jamais qui des deux devait l'emporter, du soldat ou de l'homme de lettres, et jusqu'à la fin Faucher de St-Maurice resta également fidèle à ses deux idoles, sa plume et son épée.

Il avait à peine vingt ans que déjà il passait par le rude apprentissage des armes et faisait en qualité de volontaire la campagne du Mexique. Il s'y conduisit vaillamment et en rapporta, avec son grade de capitaine, de glorieuses blessures. Les deux années qu'il passa ainsi, là-bas, à faire le coup de feu, devaient laisser à jamais leur empreinte dans son existence, et toujours depuis, dans les pages qu'il écrivit, et qui respiraient les aventures et le grand air, il est passé comme un écho des claires sonneries d'anéantissement à l'aube des lendemains de marche, sur les camps endormis, et il semble que tout cela ait été élaboré, non pas dans le silence du cabinet, mais sous la tente, ou encore à la veillée de quelque feu de bivouac, près des camarades rêvant au prochain assaut...

À son retour au pays, les nécessités de l'existence l'obligèrent d'accepter une situation dans le service civil, et lui, si peu fait pour la bureaucratie, devint greffier de l'Assemblée Législative de Québec. Même, il devait rester quatorze ans dans ce paisible emploi. A la fin, cependant, il s'en lasa, et, son mauvais génie lui soufflant de se lancer dans la politique, il y entra de plein pied à la façon d'un Cromwell conquérant et superbe, lataillant avec son entrain habituel d'abord dans le "Journal de Québec,"

puis ensuite dans le "Canadien."

En 1881 et en 1886 les conservateurs de Bellechasse le choisirent pour les représenter à l'Assemblée Législative de Québec. Très conciliant, en dépit de sa brusquerie de soldat, on peut dire que Faucher de St-Maurice a passé à travers la vie politique, pour laquelle il n'était pas fait, sans y laisser un seul ennemi. Parlant bien, et avec un grand air de conviction, il ne traitait guère, à la Chambre, que les questions au sujet desquelles il pouvait faire vibrer la note patriotique. Il fut, en particulier, le boute-en-train de plus d'un banquet, et ses discours d'après-dîner étaient de petits chefs-d'œuvre d'humour assaisonné du meilleur sel gaulois. Mais, militaire, employé public, journaliste ou député, il fut toujours avant tout l'écrivain original dont tout le monde, au Canada, à lu les œuvres. Entre temps, et grand voyageur devant l'Éternel, il poussait une pointe à Terre-Neuve, aux États-Unis, en France, en Italie, en Algérie, et chaque fois, de ces rapides randonnées sur terre et sur mer, sortait quelque volume bien alerte, bien vibrant et bien français.

Ah! ce souci de rester Français, on peut dire que ce fut la dominante du caractère de Faucher de St-Maurice. A la France il avait voué un véritable culte, et il ne concédait rien aux Anglais au milieu desquels, au club de la Garnison, Québec, il passait sur la fin de sa vie la plus grande partie de ses journées. Il avait alors des mouvements de colère bien sincère quand, dans la conversation, et en parlant d'événements qui ont fait passer le Canada sous la domination de l'Angleterre, on avait le malheur de parler de "conquête." C'est "cession" qu'il fallait dire, et sur l'heure, ou sinon... Et il vous avait alors des airs de rendre à faire rentrer tout un bataillon sous terre. Mais on lui pardonnait tout, parce que lui-même pardonnait toujours à tout le monde. On eut bien, du reste, la mesure de l'estime en laquelle il était tenu, car le cortège qui l'accompagna, le 3 avril 1897, à sa dernière demeure fut l'un des plus imposants qu'il ait jamais été donné de voir dans la vieille capitale du Canada.

(A suivre à la page 15.)

